

l'effet et non point la cause, comme les anciens l'ont cru trop long-temps.

D'autres indurations surviennent aisément dans l'inflammation des glandes, dont l'organisation est délicate : les testicules, les mamelles et les ganglions lymphatiques, organes formés d'un assemblage de vaisseaux repliés sur eux mêmes, viennent-ils à s'enflammer, si les répercussifs sont prématurément appliqués, les parties les plus subtiles des fluides amassés rentrent dans les voies de la circulation, tout ce qu'il y a de concrescible se coagule, et, trop dur pour céder à l'action des vaisseaux affoiblis, obstrue la glande et forme le noyau d'un squirrhe susceptible de la dégénérescence cancéreuse. Souvent il arrive qu'un bubon vénérien, dont la suppuration est imparfaite, subsiste long-temps après la guérison complète de la maladie. Ces engorgemens, suite de l'induration des parties enflammées, se dissipent néanmoins à la longue par l'effet du mouvement général de composition et de décomposition nutritive, auquel participent, comme on sait, tous les organes de l'économie. (1)

La gangrène, comme nous le dirons en traitant séparément de cet accident, qui n'est pas, à proprement parler, une maladie, puisque, semblable à la mort, il les termine, la gangrène arrive aux

(1) Nouveaux Elémens de Physiologie, tome I, de la Nutrition.

parties enflammées : 1°. dans les cas d'une lésion portée jusqu'à la désorganisation des tissus malades ; 2°. lorsque cette désorganisation est l'effet de l'extrême violence du mouvement inflammatoire, ou de l'obstacle que la structure des parties apporte au libre développement des symptômes ; 3°. lorsque l'excitation inflammatoire locale n'est point accompagnée et soutenue par les forces générales ; 4°. enfin, par la nature vénéneuse ou délétère du principe auquel l'inflammation est due, ce qui est beaucoup plus rare qu'on n' imagine.

La physiologie nous apprend que nos organes différent moins peut-être par leur organisation, les mêmes tissus généraux entrant dans leur structure, tous offrant, à peu près, les mêmes élémens anatomiques, que par le degré auquel la sensibilité et la contractilité leur ont été départies, et les diverses modifications de ces propriétés vitales dans chacun d'eux. C'est à cette différence des propriétés vitales dans les glandes, que tient surtout la diversité des sécrétions. Ces propriétés sont profondément altérées par le fait de l'inflammation qui les porte bien au-delà de leur terme ordinaire ; de là, l'accélération de tous les mouvemens, l'accroissement de la chaleur, et, par une suite nécessaire, la formation de nouveaux produits, ou, du moins, de grands changemens apportés dans ceux que la partie malade préparoit dans l'état de santé. Par ce travail sécrétoire, propre aux parties enflammées, s'opère une espèce

de crise, terminaison fréquente du plus grand nombre des inflammations, long-temps désignée par les pathologistes sous le nom de suppuration. Ce travail sécrétoire est le résultat d'une inflammation complètement développée; il est en quelque sorte la seule fin naturelle de la maladie. La résolution suppose en effet que le mouvement inflammatoire n'a point acquis tout le développement dont il est susceptible, l'affection avorte en quelque manière. La délitescence, l'induration et la gangrène sont plutôt des accidens que de véritables terminaisons. Ce sont d'autres maladies substituées à l'affection primitive; dans la terminaison suppuratoire, au contraire, l'inflammation parcourt toutes ses périodes, pour arriver, par la succession régulière de ses symptômes, à l'élaboration d'une humeur, dont l'excrétion achève naturellement le cours entier de la maladie. Cette terminaison de l'inflammation présente des différences dépendantes de la diversité des tissus affectés.

Ainsi, les membranes muqueuses enflammées cessent un moment de fournir les mucosités dont leur surface est habituellement lubrifiée. A cette période de sécheresse et d'irritation succède un flux copieux d'humeurs séreuses plus ou moins âcres, et dont la consistance, d'abord bien moindre que celle de l'humeur sécrétée dans l'état sain, augmente par degrés; de sorte qu'à la fin des catarrhes (c'est ainsi que l'on nomme ces inflamma-

tions), la sécrétion changée par l'état inflammatoire, revient à sa quantité et à ses qualités accoutumées: le coryza, l'angine muqueuse, soit gutturale, soit laryngée, le catarrhe bronchique ou pulmonaire, celui de l'estomac, la dysenterie, la blennorrhagie, etc. etc., nous offrent cette succession régulière de symptômes, en sorte que la marche de l'inflammation est ici bien évidemment modifiée par l'organisation et la vie particulière du tissu enflammé.

Les phlegmasies des membranes séreuses nous offrent d'autres phénomènes; la phlogose est-elle brusque et vive, la sécrétion est supprimée, et, dans cet état, les surfaces en contact tendent évidemment à se coller l'une à l'autre et à contracter des adhérences; plus souvent, la sécrétion interrompue se rétablit plus abondante, le liquide séreux est plus épais, plus riche en albumine; celle-ci forme des flocons, et quelquefois de fausses membranes ou couennes albumineuses.

Les inflammations aiguës ou chroniques de la peau appelant les humeurs à la surface du corps, produisent les deux effets que voici: si la phlogose est légère et se termine par résolution, comme il arrive le plus souvent dans l'érysipèle, la tension qu'éprouve le tissu cutané gorgé de liquides, dérange la structure de l'épiderme, les écailles imbriquées de cette enveloppe inextensible se détachent sous la forme d'une poussière farineuse. La fluxion inflammatoire est-elle plus considé-

nable, les capillaires exhalent une plus ou moins grande quantité de sérosités, des vésicules se forment, l'épiderme est soulevé. Tel est l'effet de l'action des vésicatoires; c'est ainsi que se forment les phlyctènes. Cette éruption se fait-elle avec lenteur, il en résulte les diverses espèces d'exanthèmes chroniques, les sucs desséchés se transforment en croûtes plus ou moins épaisses. Enfin, l'inflammation de la peau est-elle partagée par le tissu cellulaire sous-jacent, le tissu du derme se trouve raréfié, épanoui et comme décomposé par l'inflammation; cet état effectue ce qu'opère l'anasarque, il réduit le derme à la cellulose qui forme son élément. La peau suppure alors à la manière du tissu cellulaire, comme l'on voit dans les abcès, etc.

M. le professeur Pinel classant les phlegmasies d'après les tissus affectés, a justement réuni celles du tissu cellulaire avec les inflammations qui affectent les glandes dans leur parenchyme. En effet, le tissu cellulaire forme comme le moule et la base de ce parenchyme; il entre pour une grande proportion dans la structure de chaque viscère: toutefois, les produits de leur suppuration, quoique généralement analogues à ceux de la suppuration cellulaire, offrent de grandes variétés; telles sont, par exemple, certains abcès du foie, où, à la place d'un liquide blanc, onctueux, légèrement visqueux, inodore, etc., on trouve un liquide d'une consistance et d'une couleur semblables à celles

de la lie de vin. La sécrétion du pus se fait par une véritable exhalation; chaque lame du tissu adipeux est, dans ce travail, comparable à la plèvre enflammée; le produit varie suivant le lieu, l'intensité des causes, la rapidité ou la lenteur de l'inflammation (1). Cependant ce liquide, soit qu'il provienne d'une phlegmasie des membranes muqueuses ou séreuses, soit qu'il naisse et s'amasse dans le système cellulaire, a, comme la sérosité qu'exhale le derme dans les phlegmasies cutanées, la plus frappante analogie avec le sérum du sang. Le produit de la suppuration de tous les systèmes d'organes susceptibles de suppurer, donne à l'analyse chimique à peu près les mêmes résultats; c'est toujours une liqueur dans laquelle l'albumine est déjà dans un état de concrétion; elle renferme, outre une matière extractive, quelque chose d'analogue à l'adipocire, du muriate de soude, du phosphate de chaux et d'autres sels dans des proportions infiniment variables, comme s'en est assuré par l'analyse chimique M. Schwilgué, dont la médecine déplore la perte récente et prématurée.

Les tissus musculaire et fibreux, le tissu osseux, etc., peuvent suppurer, parce que tous contiennent du tissu cellulaire, cette base commune de l'organisation; mais comme elle est, dans cha-

(1) Conférez sur la nature du Pus, Maladies du système cellulaire, art. des *Abcès*.

cun de ces organes, associée à d'autres élémens organiques bien différens, l'inflammation donne naissance à différentes humeurs. C'est ainsi que des infiltrations gélatino-albumineuses, des concrétions tophacées, ont été trouvées à la suite de l'inflammation des muscles et des parties ligamenteuses; en un mot, de même qu'il n'est peut-être pas deux parties dans le corps humain d'une structure parfaitement identique, et qui jouissent au même degré des propriétés vitales, soit dans l'état de santé, soit durant les maladies, il n'est pas de tissu dans lequel l'inflammation suive exactement la même marche et présente les mêmes produits.

La terminaison de l'inflammation par la sécrétion accidentelle des liqueurs puriformes, laisse après soi une autre maladie, comme des abcès, des épanchemens intérieurs, des concrétions au voisinage des jointures. (1)

Mais il s'agit bien plus ici d'étudier l'inflammation en praticien qu'en physiologiste.

L'inflammation se présente si fréquemment dans l'étude et dans le traitement des maladies, elle en constitue un si grand nombre, et soit comme affection essentielle, soit comme complication, ou même comme moyen curatif, elle mé-

---

(1) Ceci n'est point entièrement applicable à l'inflammation de la peau et des membranes muqueuses. La déposition des liquides à ces surfaces équivaut, dans plusieurs cas, à leur complète élimination.

rite, de la part du praticien, une attention si particulière, qu'on ne sauroit trop approfondir sa nature, et surtout déterminer, soit les diverses formes qu'elle peut revêtir, soit les traitemens variés qu'elle réclame. Les phlegmasies occupent une place importante dans toutes les Nosologies; elles forment une division particulière de maladies; mais leur classification est-elle établie sur les fondemens les plus utiles et les plus solides? Le professeur Pinel a pris pour base de cette distinction les différences des tissus, et les a distribuées en cinq ordre, sous les noms de phlegmasies des membranes muqueuses, des membranes séreuses, du tissu cellulaire et des organes parenchymateux, des muscles et de la peau. Cet arrangement est, sans contredit, le meilleur de tous ceux qu'on a proposés jusqu'à ce jour. Mais s'il rapproche une foule d'objets analogues, ne réunit-il point beaucoup de choses disparates, et n'est-il pas bien plus physiologique que pratique?

L'angine s'y trouve comprise dans l'ordre des phlegmasies musculaires (1). Cependant l'inflammation commence presque toujours par la membrane muqueuse, puis s'étend aux muscles du pharynx; elle appartiendroit donc, à plus juste titre, aux phlegmasies muqueuses; elle seroit même

---

(1) Première édition: dans les éditions suivantes elle se trouve rapportée aux phlegmasies muqueuses, ce qui ne détruit aucunement les objections proposées.

plus voisine des phlegmasies du tissu cellulaire et des organes parenchymateux, puisque l'inflammation des amygdales en est le symptôme le plus ordinaire. Qu'importe, d'ailleurs, que l'inflammation ait son siège dans la membrane, dans les muscles, dans le tissu qui les unit, ou qui se trouve à leur voisinage? La nature ne se plie point à ces distinctions rigoureuses, et jamais les inflammations ne sont aussi exactement limitées dans des tissus liés par une foule de vaisseaux, moyens faciles d'une communication rapide, qu'elles sont distinguées dans les classifications. Cette considération anatomique des tissus affectés, quoique utile, ne sera jamais que d'une importance secondaire; elle est plus avantageuse à l'élève qu'au praticien, qui, dans une inflammation de la gorge, par exemple, s'occupe d'abord de la cause de la maladie, applique les antiphlogistiques aux angines idiopathiques, fait vomir, dans les cas où la maladie tient à l'irritation sympathique de l'estomac et des organes biliaires, administre les mercuriaux, si l'angine est vénérienne, et les toniques, lorsqu'elle est gangréneuse.

Les inflammations de poitrine fournissent matière aux mêmes remarques. L'analyse anatomique du tissu pulmonaire donne, à la vérité, de justes idées sur la nature des phlegmasies dont les poumons peuvent être atteints. Le catarrhe consiste dans l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les voies aériennes; la péripneumonie

a son siège dans le parenchyme de l'organe et dans le tissu cellulaire qui en unit les divers lobes; la pleurésie réside dans la plèvre; mais, outre qu'il est difficile de distinguer certains catarrhes très-aigus, de la péripneumonie, le crachement de sang pouvant dépendre du déchirement des petits vaisseaux bronchiques, tout le monde est d'accord que la pleurésie n'est presque jamais bornée à la plèvre, mais s'étend aux couches les plus superficielles de la substance pulmonaire. Enfin, le même traitement convient à ces trois inflammations aiguës, et survenant à un sujet robuste, tandis que, de deux catarrhes, l'un peut indiquer la saignée, et l'autre exiger l'emploi des fortifiants; tel est celui qui survient si fréquemment chez les personnes très-avancées en âge.

Une distinction des phlegmasies, fondée sur leur nature, seroit donc plus utile, et plus immédiatement applicable à la pratique. C'est ce qui nous a engagé à comprendre dans quatre ordres toutes les inflammations dont les organes sont susceptibles. Les plus fréquentes sont les inflammations *idiopathiques*. Elles sont caractérisées, 1°. par l'action de leur cause, qui s'exerce dans l'endroit même où l'inflammation se développe; 2°. par leur but, qui est toujours salutaire, sans que leur résultat le soit constamment. Il n'est aucun organe du corps, à l'exception des parties épidermoïques et de certains tendons secs et grêles, qui ne puisse devenir le siège de ces réactions

vitales par lesquelles la nature tend à repousser un agent nuisible.

Ensuite viennent les inflammations *sympathiques*, caractérisées, 1°. par l'action de leur cause, qui se passe dans un organe éloigné de celui où elles existent; 2°. parce qu'elles sont sans utilité. Tels sont les érysipèles bilieux, produits ou entretenus par l'irritation des premières voies, les pleurésies, les angines bilieuses, etc.

Les inflammations *spéciales* se distinguent éminemment des précédentes, en ce qu'elles dépendent d'une cause *sui generis*, et tiennent à une disposition particulière, qui se combat par certains remèdes dont l'expérience a constaté les vertus. Dans cet ordre, se rangent les inflammations vénérienne, dartreuse, variolique, vaccinale, etc.

Enfin, il est un ordre d'inflammations qu'il faut nommer *gangréneuses*, parce que la gangrène en est la terminaison essentielle et comme inévitable. Si ces inflammations ne sont pas exclusivement gangréneuses, elles le sont nécessairement. La mort d'un organe peut être, en effet, la suite de son gonflement inflammatoire porté au-delà de toute limite. C'est ainsi que la vie s'éteint dans un membre violemment gonflé à la suite d'une contusion excessive, dans laquelle les parties molles ont été déchirées, et les os réduits en esquilles; l'excès du mouvement en amène la cessation.

Dans les inflammations gangréneuses, telles

que la pustule maligne, l'anthrax, etc., la gangrène tient à la foiblesse; elle est le résultat du défaut d'harmonie entre l'état général des forces et celui de la partie affectée. Pour qu'une inflammation parcoure heureusement ses diverses périodes, et tende à une terminaison avantageuse, il est indispensable que l'excitation locale soit plus ou moins partagée par le système circulatoire; l'appareil inflammatoire, si l'on peut ainsi dire, se compose du mouvement local et de la réaction générale, nécessaire pour soutenir le travail dont la partie enflammée devient le siège. Ce concours des forces générales manque dans toutes les inflammations gangréneuses ou malignes des auteurs. Tandis qu'un charbon affreux détruit, avec des douleurs brûlantes, l'organe qu'il affecte, le pouls reste foible et lent; il y a prostration, preuve que le reste de l'économie ne participe point à l'inflammation. Faute de cet accord, la gangrène étend au loin ses ravages, et ne s'arrête qu'au moment où les forces circulatoires ranimées viennent poser, par un cercle inflammatoire, la ligne de démarcation qui doit séparer les parties mortes de celles où subsiste encore la vie. Ces inflammations ont été nommées malignes par beaucoup d'auteurs.

I. Les inflammations idiopathiques, soit aiguës, soit chroniques, sont soumises à deux méthodes générales de traitement; l'organe affecté est peu essentiel à la vie; on abandonne à la nature le

soin de la guérison. Cet organe remplit des fonctions importantes, son tissu très-délicat peut être facilement désorganisé par l'afflux d'une trop grande quantité de sang; la médecine expectante doit faire place à une médecine active; il faut combattre l'état inflammatoire, faire avorter, s'il se peut, cet effort, par lequel l'existence du malade se trouve compromise.

Une personne sortant d'un lieu échauffé, passe dans une atmosphère très-froide; tout à coup la transpiration pulmonaire se trouve arrêtée par l'impression vive qui résulte de l'introduction d'un air glacial dans les poumons; la membrane muqueuse des voies aériennes irritée s'enflamme, la sécrétion du mucus, d'abord suspendue, se rétablit plus abondante et plus liquide que dans l'état ordinaire, puis revient peu à peu à ses qualités accoutumées; le repos, une douce température, l'usage de quelques boissons chaudes et délayantes, suffisent pour calmer les quintes trop vives de la toux, et conduire la maladie jusqu'à sa guérison, dont tout l'honneur appartient à la nature. On appelle *naturelles* ces méthodes de traitement dans lesquelles on abandonne la nature à elle-même, en se bornant au soin d'écarter les obstacles qui pourroient retarder une solution heureuse.

Mais, qu'au lieu d'une simple inflammation de la membrane muqueuse des bronches, le tissu pulmonaire soit lui-même enflammé par l'impression plus vive que ressent une personne plus sen-

sible, d'un changement trop brusque dans la température; le sang, qui fait irruption dans le poumon irrité, déchire son tissu trop délicat, affaisse les cellules aériennes, et convertit sa substance spongieuse en une sorte de chair analogue au parenchyme du foie, comme l'indique le terme d'hépatisation, par lequel on a désigné cet effet de l'inflammation pulmonaire. Cette désorganisation des poumons amène promptement la mort; car l'air ne peut plus être admis dans leur tissu engorgé, les combinaisons respiratoires, indispensables à l'entretien de la vie, cessent de s'effectuer; le sang, d'ailleurs, ne peut passer librement du côté droit du cœur dans ses cavités gauches à travers les poumons devenus durs et compactes; il faut donc troubler la nature dans la réaction qu'elle suscite, arrêter, ou du moins modérer ses efforts par des saignées copieuses et répétées, etc. Cette méthode se nomme *perturbatrice*. A l'exception des catarrhes point trop aigus, presque toutes les inflammations internes, soit aigus, soit chroniques, en exigent l'emploi: l'inflammation lente du péritoine le réclame, comme l'inflammation aiguë de la plèvre, etc.

Ces deux méthodes trouvent également leur application dans les inflammations extérieures ou chirurgicales. On traite suivant la méthode naturelle les phlegmons situés dans une partie où la suppuration n'entraîne aucun danger: on favorise cette terminaison par la diète, les cata-

plasmés émolliens. On se contente de diriger la marche de la nature, de la modérer lorsqu'elle est trop vive, de l'activer quand elle met trop de lenteur; on respecte sa tendance, on favorise ses efforts.

Le phlegmon a-t-il au contraire son siège dans un endroit où la suppuration peut occasionner un délabrement funeste, comme aux environs de l'anus; existe-t-il dans une partie dont la structure est telle que les douleurs sont intolérables, comme dans les panaris; sa cause, sans cesse croissante, peut-elle être évacuée, on incise la tumeur au moment même où elle commence à se développer, et, sans attendre ses progrès ultérieurs, on fait avorter l'inflammation pour prévenir de plus grands désordres.

Les succès dans le traitement répondent à la promptitude avec laquelle on administre les secours. Si l'on saigne dans la péripneumonie, au moment même où la douleur et le crachement de sang annoncent que l'engorgement inflammatoire s'établit, à cette époque où le déchirement des vaisseaux n'est point encore le résultat de l'irruption des liquides, l'inflammation modérée est désormais sans danger; elle est mortelle si l'on attend la désorganisation du parenchyme. De même un phlegmon à la marge de l'anus, étant incisé de bonne heure, le tissu cellulaire qui environne l'extrémité inférieure du rectum n'est pas détruit par la suppuration, cet intestin n'est point

dénudé, une fistule n'en est pas la suite, etc. Ainsi donc, pour nous résumer sur les inflammations idiopathiques, elles exigent le traitement débilitant, improprement appelé antiphlogistique, et ce traitement doit être appliqué suivant deux méthodes, *naturelle* ou *perturbatrice*, selon le danger qu'entraîne l'inflammation.

II. Les inflammations sympathiques, c'est-à-dire, dépendantes d'une cause éloignée de la partie où elles existent, tiennent presque toujours à l'état saburral de l'estomac, ou bien à l'irritation des organes biliaires; tels sont les érysipèles et les furoncles; c'est par les évacuans qu'on les fait cesser. Ainsi, l'administration d'un vomitif, l'émétique en lavage, sont les remèdes ordinaires de l'érysipèle pour laquelle tout topique est presque inutile. Des purgatifs répétés détruisent cette disposition gastrique qui paroît donner naissance aux furoncles. Les mêmes remèdes conviennent dans certaines fluxions de poitrine, à bon droit nommées *bilieuses*, etc.

Dans les inflammations de l'ordre précédent, le but de la nature est évidemment salutaire: elle oppose à l'action d'un agent nuisible un développement plus marqué des forces vitales: quoique l'effet de cette sorte de lutte soit trop souvent mortel dans les cas où elle se livre dans un viscère, on ne peut méconnoître son évidente utilité. Seulement, le danger qui les accompagne prouve assez combien est grande l'erreur des animistes,